

L'amour chez les plantes

LONDA SCHIEBINGER

Carl Linné a classé les plantes selon leurs organes reproducteurs, leur attribuant des comportements sexuels qui reflètent les valeurs du XVIII^e siècle.

Les feuilles des fleurs [...] servent de couches nuptiales que le Créateur a préparées, parées des nobles rideaux et parfumées de senteurs si douces que le jeune époux et sa promise peuvent y célébrer leurs noces dans la plus grande solennité. Lorsque la couche est ainsi préparée, il est temps pour le jeune époux d'embrasser sa douce promise et de lui offrir ses présents [...]

Carl Linné, *Prealudia Sponsaliorum Plantarum*, 1729

D'Aristote à Darwin, les naturalistes ont prêté sexe et sexualité aux objets de leur observation. Le taxinomiste suédois Carl Linné ne fut pas le seul à imaginer des plantes dotées de vagins et de pénis et se reproduisant sur des «couches nuptiales». Depuis le Siècle des Lumières, la science s'est voulue neutre, située au-dessus de la confusion de la vie quotidienne, mais, en ce qui concerne la féminité, elle n'a guère été impartiale. Le sexe, qu'il s'agisse des relations réelles entre les sexes ou des interprétations culturelles de ces relations, a modelé l'histoire naturelle et, notamment, la botanique.

Cette discipline fut longtemps réservée aux femmes, car elle n'était pas assez «virile». La société du XVIII^e siècle la recommandait comme un passe-temps qui enseignait aux femmes une certaine discipline intellectuelle. En outre, les femmes étaient traditionnellement les dépositaires des secrets des plantes médicinales.

Parmi toutes les sciences, la botanique était considérée comme la moins violente pour les esprits délicats. Comme l'a souligné Jean-Jacques Rousseau, l'étudiant en anatomie était confronté au sang et au cadavre puant, l'entomologiste à l'insecte vil, le géologue à la poussière et à la saleté. Bien qu'après les études de Linné, la botanique semblât s'intéresser à la sexualité plus qu'il ne convenait aux dames, son étude continua à être encouragée, car elle était la

science qui permettait la meilleure perception de Dieu et de Son univers. Comme, selon Rousseau, les femmes sont dépourvues de génie, de «cette flamme céleste» qui embrase l'âme et qui est nécessaire aux innovations scientifiques, la science sérieuse était réservée aux hommes.

Les femmes étaient tenues à l'écart des universités et des académies scientifiques. Les rares femmes de science qui s'étaient fait une place en mathématiques, en physique, en astronomie ou dans le domaine de l'illustration scientifique y étaient parvenues par des voies détournées, telles que les salons fréquentés par l'élite. Ainsi Maria Sybilla Merian, illustratrice de botanique et entomologiste qui se rendit au Surinam à la fin du XVII^e siècle à la recherche de chenilles exotiques, présentait-elle ses illustrations dans des ouvrages façonnés avec art, mais laissait-elle ses collègues masculins faire la classification des espèces qu'elle dessinait. En dépit de quelques incursions en botanique, les femmes sont restées longtemps en marge de la vie intellectuelle.

Entre 1550 et 1700, alors que les merveilles ramenées des nouvelles colonies déferlaient sur l'Europe, le nombre des végétaux connus quadrupla. Pour répertorier cette multitude de plantes, les botanistes cherchèrent des principes simples et universels de classification. L'usage médical des plantes céda la place aux questions générales et théoriques posées par la taxinomie.

Puis la sexualité des végétaux devint le centre d'intérêt des botanistes ; on ne s'intéressa plus qu'au «coût des végétaux», comme on nommait parfois la fécondation des plantes. Le naturaliste anglais Nehemiah Grew élaborait une théorie de la sexualité des végétaux à partir de celle des animaux et, dans son traité de 1682, *L'anatomie des plantes*, il identifia l'étamine comme l'organe mâle des fleurs :

La lame (ou étamine) présente quelques analogies avec le pénis ; elle est recouverte d'une enveloppe, à la façon d'un prépuce [...]. Et le pollen, ainsi que d'autres petites particules présentes sur la lame ou pénis [...], sont le sperme du végétal. Lorsque le pénis est en érection, le pollen tombe sur l'utérus et lui transfère ses vertus fécondantes.

Au début du XVIII^e siècle, l'analogie entre les sexualités animale et végétale était bien établie. Dans son ouvrage, *Prealudia Sponsaliorum Plantarum*, Linné précisa les termes de la comparaison : chez le mâle, les filaments des étamines forment les canaux déférents, les anthères représentent les testicules, et le pollen qui s'en échappe le liquide séminal ; chez la femelle, le stigmat est la vulve, le style le vagin, le canal qui s'étend tout le long du pistil est la trompe de Fallope, le péricarpe est l'ovaire fécondé et les semences sont les œufs. Le médecin français Julien Offray de La Mettrie prétendait même, avec d'autres naturalistes, que le réservoir de nectar des plantes équivalait au lait maternel des femmes.

LA VIE PRIVÉE DES PLANTES

Pourtant, la plupart des fleurs sont hermaphrodites, dotées à la fois d'organes reproducteurs mâles et femelles. Il existe deux sexes – mâle et femelle –, mais trois genres de fleurs : les mâles, les femelles et les hermaphrodites, parfois nommés androgynes. La plupart des botanistes avaient accepté la notion de dimorphisme sexuel dans le règne animal, mais admettaient difficilement l'hermaphrodisme des végétaux : ils refusaient ce genre qui ne leur était pas familier.

Niant l'hermaphrodisme des plantes, les botanistes d'alors ont accordé une importance indue à la reproduction sexuée des végétaux. Linné avoua : «La structure singulière et la fonction remarquable des étamines et du pistil m'intriguaient, et je me demandais ce que la Nature y avait caché.» Il attribua même une reproduction sexuée aux «plantes qui se marient en secret», c'est-à-dire aux fougères, aux mousses, aux algues et aux champignons (on ignorait alors comment ils se reproduisent).

Non seulement les plantes étaient sexuées, mais, pour Linné, elles devenaient même des «époux» et des «épouses». Introduisant une nouvelle terminologie pour décrire les fleurs, Linné rejeta les termes d'étamine et de pistil, pour adopter *andria* et *gynia*, dérivés des suffixes grecs signifiant époux (*aner*) et épouse (*gyne*). La *Clé du système sexuel*, qu'il publia en 1737, contenait les secrets des mariages des plantes.